

YAN Lianke

LA FUITE DU TEMPS

Roman traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DU CHINA NATIONAL
PUBLISHING INDUSTRY TRADING CORPORATION



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Servir le peuple
Le Rêve du Village des Ding
Les Jours, les Mois, les Années
Bons Baisers de Lénine
Les Quatre Livres
Songeant à mon père

Note de la traductrice : Les extraits des livres de l'*Ancien Testament* sont cités dans la traduction de Pirot et Clamer.

Titre original : Riguang liunian

© 2009, Yan Lianke

© 2014, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0963-6

*Je dédie respectueusement ce texte aux vivants,
au monde et à la terre ; qu'il soit un simple testament
lorsque enfin je prendrai congé de ce monde,
de la terre et de l'humanité.*

LIVRE UN

GLOSE SUR LA PROVIDENCE

Bouddha dit : Maître Dahui ! Tous les êtres de ce monde craignent profondément les douleurs de la vie et de la mort et aspirent au nirvâna. Ils ne savent guère que la frontière entre nirvâna, vie et mort n'est que métamorphose d'une seule et même nature, que toute différence est illusoire et qu'il n'existe en fait ni forme ni nature propres.

Ils appellent de leurs vœux l'extinction des pensées présentes et passées, croyant ainsi empêcher la renaissance des liens du corps et de l'esprit, et imaginent alors atteindre le nirvâna, sans avoir aucune conscience de ce qu'est la sagesse véritable, sans s'être radicalement écartés des attachements sensuels et rationnels. C'est pourquoi, dans leur ignorance ordinaire, ils prétendent que le Dharma se divise en trois véhicules, grands et petits, et pensent que leurs esprits peuvent atteindre l'état de détachement où règne le néant.

I

Crac.

Sima Lan va mourir.

Chef du village, Sima Lan a l'âge avancé de trente-neuf ans ; la mort vient de s'abattre sur sa tête et il sait qu'elle arrive à la date prévue. Il va quitter ce monde frais et vivant. Dans la ride profonde de la chaîne montagneuse des Balou, la mort a toujours eu une prédilection pour le village des Trois Patronymes. Si l'on s'absente trois jours, on rentre pour découvrir que quelqu'un s'en est allé sans bruit ; si l'on s'absente quinze jours ou un mois et qu'au retour, singulièrement, personne n'a trépassé, on demeure longuement hébété, levant la tête vers l'ouest, scrutant le ciel pour voir si le soleil ne s'est pas levé de ce côté-là, s'il n'est pas devenu bleu ou pourpre virant au noir. La mort tombe comme la pluie, à longueur d'année, sur le village, et les sépultures y poussent, florissantes, comme les champignons après l'averse. A l'intérieur du cimetière, l'odeur de la terre fraîche et vermeille coule, du printemps à l'été, puis de l'automne à l'hiver, en un clapotis continu.

L'hiver touche à sa fin ; ce sont les prémices du printemps. Au fond des ravins, au bord de l'eau,

l'extrémité des branches des saules s'étoile de vert ; quant aux arbres du village, peupliers, ormes ou sophoras, leurs jeunes branches prennent une teinte émeraude et poudrée. Dans les rues circule un air tiède et humide ; sur la crête de la montagne brille un soleil désormais plus mince, pareil à un disque d'or pâle. Le blé jeune s'éveillant accroche sur les versants de légers nuages oscillant au gré du vent. Chaque année, les nouvelles pousses apparaissent précisément en pleine saison de la mort, lorsque, dans les familles Lan, Du ou Sima, on se plaint de maux de gorge, avant de tomber comme du bétail. Morts, les corps sont enterrés ; enterrés, ils disparaissent tout à fait. Au village, hormis l'ancien chef Du Guaizi, personne jamais n'a dépassé l'âge de quarante ans.

A trente-neuf ans, Sima Lan n'a donc rien à redire : son tour est venu. En compagnie de ses cinquième et sixième frères cadets, Lu et Hu, il prend des mesures à l'aide d'une corde. Cherchant en vain à empiéter sur la droite ou sur la gauche, avec un bâton puis en versant de la chaux, tous trois tentent de délimiter leurs fosses respectives, sans toutefois trouver l'espace suffisant.

Le cimetière se trouve sur un versant ensoleillé. Les stèles l'ont entièrement recouvert, au gré des générations – galets que la marée aurait amenés par vagues successives. Tout en haut, rares et isolées, il y a les sépultures des ancêtres inconnus, puis, suivant l'inclinaison de la pente, les tombes se font de plus en plus nombreuses : celles de l'arrière-grand-père et du grand-père qu'ils n'ont guère connus, celle de leur père Sima Xiaoxiao qui a mené une vie honorable et les a élevés jusqu'à leur adolescence. A sa gauche, celles de leurs frères aînés, Sen, Lin et Mu, morts le

même jour, respectivement à l'âge de quatorze, treize et douze ans. Bien qu'aucun d'eux n'ait jamais atteint la taille de trois pieds et huit pouces, leurs tombes sont aussi longues et larges que celles des adultes, occupant l'équivalent d'une moitié de pièce d'habitation. Maintenant que leur tour est venu de délimiter leurs propres fosses, les trois frères se rendent brusquement compte qu'il n'y a plus assez de place. Troublés auprès de leurs aînés, ils demeurent longuement silencieux à fixer sous leurs pieds cette terre qui ne pourra tous les recevoir. On dirait trois hommes qui, outils en main, prêts à construire leur maison, réalisent subitement que le terrain est trop petit. Ils échangent un regard, poussent un long soupir. Hu se déplace vers l'est, passe devant les tombes de Sen, Lin et Mu auxquelles il donne un coup de pied en serrant les dents, avant de s'adresser à Lan : Merde, nos trois frères occupent presque toute la place ! Les tombes de ces nains sont plus grandes que les nôtres !

Lan ne répond rien ; avec son cadet Lu, il recommence à tendre, à pincer plusieurs fois la corde. Sept pieds sont requis pour une fosse individuelle ; or Sen, Lin et Mu occupent à eux seuls près de vingt-huit pieds, et il faut encore compter l'intervalle entre chaque tombe. Un peu plus à l'est, c'est déjà le cimetière des Du ; juste devant, l'à-pic : c'est dire si la place manque ! Ne reste alors qu'à improviser tant bien que mal leurs périmètres en versant de l'eau de chaux. Lan, devant le tracé le plus à l'ouest, déclare : C'est par là que je quitterai ce monde. Puis, désignant celui du centre : Cinquième frère, voilà ta maison. Enfin, indiquant le plus à l'est, jouxtant le cimetière des Du : Sixième frère, voilà la tienne. Il présente les choses exactement comme s'il s'agissait de distribuer

aux villageois tiges de patates douces, petit bois ou tiges de soja sans valeur. Il est bientôt midi, la chaux blanche renvoie des éclairs éblouissants. Serrés les uns contre les autres comme à l'intérieur de trois petites maisons voisines, chacun au milieu de l'étroit rectangle qui lui est imparti, ils songent avec tristesse à l'exiguïté de leurs tombes. Le blanc tracé les étrangle. La lumière se fait crue et dense ; dans l'infini silence du cimetière, tintent sur le sol ses copeaux d'argent.

Sur le versant d'en face, les jeunes plants de blé répandent un éclat vert et pourpre aussi luisant que la surface d'un étang ; tiges et feuilles palpitent, battues sous les durs rayons solaires. Du Bai, le beau-frère de Sima Lan, est là, à laisser paître son troupeau. Les bêlements bleus s'égrènent dans le ciel et gagnent toute la chaîne montagneuse. Du Bai, au milieu d'eux, jouit du soleil ; étendu sur le dos, il lit un livre de médecine, les *Arcanes de l'Empereur Jaune*. Passe un temps. Il s'assoit et longuement regarde les trois frères Sima s'évertuer dans leurs calculs.

Enfant, avec son père Du Yan, il a lu le *Classique des cent noms de famille*, puis les *Arcanes de l'Empereur Jaune*. De même, Du Yan avait lu, avec son père Du Guaizi, le *Classique des trois caractères* ainsi que les *Arcanes de l'Empereur Jaune*. La famille Du est incontestablement une famille de lettrés, versée dans l'art médical. Du Bai a toujours été le représentant du gouvernement. Du fait que le village des Trois Patronymes se trouve au plus profond de la chaîne montagneuse des Balou, que depuis environ un siècle, l'espérance de vie s'y est progressivement réduite à quarante ans, que la mort y est aussi ordinairement répandue que le lever et le coucher du soleil, le vent et la pluie, il est pareil à une zone

d'épidémie, complètement coupé du reste du monde. Du Bai a été mandaté par le canton pour assurer la liaison avec le gouvernement. Les villageois l'appellent parfois « Du le Messager ». Depuis son retour, il se consacre à deux choses : berger d'une part, pour gagner sa vie, de l'autre, il prépare une soupe de longévité. Les ingrédients en sont les suivants : lycium, mûres, asparagus, pâte de jujubes, chair de noix et chrysanthèmes. Il lui arrive d'ajouter un peu d'igname huai et des graines de sésame. Du Bai a adapté cette formule des *Arcanes de l'Empereur Jaune* ; chaque jour, il fait ainsi mijoter une casserole de soupe médicinale rouge, en boit et en donne à sa femme. C'est amer. Tout le village en a bu et a trouvé cela amer. Sa femme a décidé la première de ne plus avaler le remède : Même si je dois mourir demain de la gorge obstruée, je n'en boirai plus ! C'est la septième fille de Lan Baisui, la sœur cadette de Lan Sishi ; elle s'appelle Lan Sanjiu. Elle a décidé de ne plus boire la soupe, et son fils Du Liu en a fait autant. Bientôt, plus personne n'en a bu. Du Bai, lui, a continué. Depuis qu'il a mis au point cette formule, cela fait quinze ans qu'il en prend une décoction pour deux tasses matin et soir, sans relâche, exactement de la même manière qu'il mène son troupeau chaque jour sans faillir. Du reste, s'il mène paître ses moutons, ce n'est guère pour les bêtes, mais pour rechercher dans la montagne l'asparagus et les chrysanthèmes noirs sauvages, rarissimes dans la région ; c'est afin de pouvoir, l'hiver, s'allonger et jouir du soleil en relisant attentivement les *Arcanes de l'Empereur Jaune*, se creusant la cervelle pour en comprendre les prescriptions médicales. Bien que pratiquement devenu capable de réciter par cœur

l'ouvrage, il ne se lasse pas de le relire. Il ne se lasse pas de relire, mais ne boit plus la soupe aussi régulièrement qu'avant, car ses deux cousins, qui tout comme lui en ont pris pendant plus de quinze ans, sont morts cette année, respectivement en mars et avril, l'un à trente-huit ans passés, l'autre à trente-sept ans et demi. Il va sans dire qu'ils sont morts de la maladie de la gorge obstruée. Et ces deux morts ont créé dans l'esprit de Du Bai un noir nuage de soupçon quant au livre de médecine. Et parce qu'il s'est mis à douter, il est d'autant plus attentif aux disparitions successives, pareilles aux feuilles mortes d'automne, ainsi qu'aux prescriptions des *Arcanes* pour prolonger la vie. Il y a dix-huit ans, Sima Lan, le chef du village, avait conduit les hommes au chef-lieu du district, à quatre-vingts lis* de là, pour y commencer les travaux d'aménagement du canal de Lingyin, long de soixante lis. Du Bai commence à croire que si ces travaux n'avaient pas été interrompus, le canal existerait maintenant depuis plus de cinq ans déjà, et les villageois pourraient en boire l'eau, s'en servir pour l'irrigation, et peut-être ne lui demanderaient-ils plus en gémissant : Combien de jours pourras-tu me faire vivre encore ? Combien de jours ? Après quoi leurs paroles tombent sur le sol et ils disparaissent lugubrement. Peut-être l'eau du canal Lingyin pourrait-elle les faire vivre jusqu'à cinquante, soixante ou même soixante-dix, quatre-vingts ans, qui peut savoir ?

Du Bai enveloppe son livre dans un morceau de toile et, tout en guidant ses bêtes, se dirige vers le cimetière des Sima.

* 1 li = 537 m. D'autres unités de mesure apparaîtront au cours du roman : 1 mu = 675 m² ; 1 chi = 0,358 m ; 1 zhang = 3,58 m ; 1 fen = 0,37 g ; 1 liang = 37 g ; 1 sheng = environ 1 litre.

Les frères sont encore là, accablés de chagrin, chacun sur l'emplacement de sa fosse, à regarder les larges stèles de la famille s'étager généreusement sur le vaste versant ; mais à leur niveau, elles sont tant les unes sur les autres qu'ils en ont mal aux épaules et la gorge serrée. Hu mesure de sa main la largeur de sa tombe, puis celle de Lu, plus large de trois pouces.

— Cinquième frère, dit-il, ta maison empiète sur la mienne !

— Mais c'est aussi celle de ta belle-sœur ! répond Sima Lu.

— Ma femme va mourir d'ici peu, est-ce qu'elle ne sera pas enterrée avec moi ?

— Sixième frère, ta femme et toi êtes de petite taille, ta belle-sœur et moi-même sommes plus grands que vous !

Hu s'emporte brusquement et d'un coup de pied, envoie une volée de terre jaune sur son frère.

— Comment ça, de petite taille ? Est-ce qu'on n'est pas des êtres humains, nous aussi ? Les tailles additionnées de nos frères aînés n'atteignent pas huit pieds, aucun d'eux n'a jamais eu d'épouse, et pourtant, ils sont tous trois bien à l'aise dans leurs tombes, pourquoi est-ce qu'on ne les déterrerait pas pour les inhumer ensemble, ce qui nous permettrait d'agrandir l'espace des nôtres ?

Il fulmine de colère, va et vient, et la terre gorgée de sang frappe le soleil de salves sonores. En passant devant les tombes de Sen, Lin et Mu, il leur donne de nouveau à chacune un coup de pied, les tenant pour responsables des dimensions insuffisantes de la sienne. Il revient se placer face à Sima Lan et déclare en postillonnant :

— Parle donc, quatrième frère, il suffit que tu acquiesces du chef et je déterre les os de nos aînés pour les réenterrer ailleurs !

Lan demeure silencieux.

Hu se tourne vers Lu :

— Cinquième frère, tu es d'accord ?

Avant même qu'il ait pu répondre, la main de Lan se soulève brusquement pour asséner une gifle magistrale à Hu, un tintement d'argent blanc fuse et toute l'étendue du cimetière se fend d'une retentissante lézarde. Lu reste frappé de stupeur. Hu se couvre des mains le visage ; le regard gourde, il ressemble à un morceau de bois sec. Sur ses lèvres, un tremblement en suspens ; aux coins de sa bouche brille une verte colère, grappe de raisin que quelqu'un aurait accrochée là. Ses yeux sont brouillés de larmes contenues — deux digues sur le point de céder à travers lesquelles on aperçoit les prunelles haineuses, dures comme de l'ardoise, tant la colère retenue a rigidifié la cornée. Un étrange silence règne dans le cimetière ; sous ses pieds, les bourgeons s'enfoncent dans le sol ou heurtent les herbes sèches. Au loin remuent les villageois ; on entend leurs pas résonner de-ci de-là, isolés.

— Quatrième frère, dit Hu, tu vas bientôt mourir, je ne veux pas me quereller avec toi ; tu es l'aîné et en plus tu es le chef du village ; toute ma vie je t'ai écouté comme un âne obéit à son maître en poussant des braiments, et je t'écouterai encore maintenant avant que tu ne meures. Parle ! Que faut-il faire avec ce cimetière trop petit ? On ne peut tout de même pas vivre si peu de temps pour se retrouver avec seulement une moitié de tombe !

— Creusez donc deux fosses, dit Sima Lan, moi, je n'en veux pas.

Il se détourne aussitôt et s'en va.

Au niveau des tombes de Sen, Mu et Lin, il ralentit le pas, s'arrête un instant avant de traverser la longue lézarde des stèles, de la même manière qu'on emprunte un sentier de forêt ; sa haute stature se rétrécit subitement ; sa carrure, pareille à deux panneaux de porte, se courbe doucement. La lumière glisse sur ses épaules en un torrent continu, et la terre jaune, les herbes sèches que ses pieds soulèvent, dessinent de troubles bruissements dans les airs.

Lu et Hu ne savent plus que faire. Ils le regardent marcher jusqu'au centre du cimetière, lui crient :

— Quatrième frère, quand un homme meurt, comment pourrait-il ne pas avoir de tombe ? Tous trois sommes vivants, mais tu vas mourir le premier, c'est donc à toi de décider des dimensions, non ?

Mais Lan ne répond pas, ne se retourne pas non plus, il continue à avancer droit devant lui sans se préoccuper de rien d'autre. Lu et Hu courent après lui. Ils ne cessent de répéter ce qu'ils viennent de dire jusqu'à le rattraper et apercevoir Du Bai et son troupeau. Tous s'arrêtent alors, laissant des dizaines de moutons les entourer.

Du Bai dit : Vous regardiez le cimetière ?

Sima Lan dit : C'est à mon tour de mourir.

Du Bai, son livre de médecine sous le bras, glisse son regard jusque sur Hu et Lu, derrière leur aîné ; il les examine comme s'il s'agissait d'inconnus demandant leur chemin et ses yeux de braise crépitent sur leurs vestes noires puis leurs visages. Il y a longtemps que je sais qu'il n'y a pas assez de place dans votre cimetière, dit-il, mais si tous deux vous vous disputez avec le chef du village, peut-on encore vous considérer comme ses frères ? Et de nouveau, son regard sur eux :

Si vous êtes encore ses frères, alors partez pour la ville vendre votre peau afin qu'il puisse être opéré ; qui sait, peut-être pourrait-il vivre encore un an et demi, peut-être pourrait-il vivre encore et faire en sorte que l'eau du canal Lingyin arrive jusqu'au village. Ah, bien sûr, reprend-il, si vous n'êtes pas ses frères, vous pouvez le regarder mourir sans rien tenter.

Trente-sept ans et demi déjà, Du Bai connaît la médecine traditionnelle et il a fait le va-et-vient pendant des années entre le canton et le village. S'il ne s'occupe pas en personne, comme Sima Lan, de toutes les affaires, il est le symbole de la culture et le porte-parole des Trois Patronymes. De plus, quand on est malade, c'est chez lui qu'on se rend. C'est lui qu'on va chercher pour écrire les inscriptions parallèles encadrant les portes pour le Nouvel An. Une année, il est revenu du canton pour dire que les terres devaient être sous la responsabilité des familles ; alors, en une nuit, les terres ont été partagées entre tous. Une autre fois, il a déclaré que durant la morte-saison, il était permis de faire un peu de commerce ; aussi, bien des familles sont-elles parties au bourg, transportant noix et jujubes rouges pour les vendre. Au village, si Sima Lan est l'empereur, Du Bai est son premier ministre ; si Sima Lan est général, Du Bai est son conseiller. Il y a entre eux une entente tacite, parfaite. Ajoutez à cela que Sima Lan a épousé la sœur cadette de Du Bai, Du Zhucui ; bien souvent, les villageois remarquent que Du Bai parle au nom de Sima Lan.

A présent, tandis qu'il s'adresse à Lu et Hu, sa voix se fait progressivement plus douce, comme s'il s'était mis à discuter avec eux, comme s'il les priait, à la place de leur frère aîné.

Lu et Hu l'écourent, et leurs regards se portent sur le visage de Lan. Ils voient que leur aîné les regarde aussi. Il n'y a plus de colère dans ses yeux ; entièrement empreint de la tristesse grise du cimetière, son regard semble dépérir, pareil aux herbes sèches assoiffées de pluie et de lumière en plein hiver. Quelque chose comme un grain de riz noir progresse sur le col de sa veste, là où le coton apparaît, un pou peut-être, ou quelque insecte volant qu'a attiré la tiédeur du jour ; il se déplace, ombre d'une balle de grain volant légèrement, lentement.

Lu, les yeux rivés sur le petit point noir mouvant, interpelle son frère :

— Frère aîné, vraiment tu ne veux pas mourir ? Si tu ne souhaites pas mourir, j'irai en ville vendre la peau de ma jambe afin que tu puisses être hospitalisé. J'ai seulement peur qu'une fois l'argent dépensé, tu meures tout de même bien vite. Ces dernières années au village, n'y a-t-il pas eu quelques gens qui ont tout vendu pour aller se faire opérer ? Et malgré l'opération, à peine trois mois après, ils sont morts. Résultat : ils ont tout perdu ! Alors, si les choses se passent comme ça pour toi, tu risques de regretter !

Sima Lan ne répond rien, l'ombre grise et lugubre sur son visage perdure, profonde. Le regard de Du Bai glisse sur lui puis il s'adresse à Hu :

— Vous avez été frères dans cette vie, et quand on n'a qu'une vie, il faut tout tenter, d'autant plus qu'on dit qu'à l'hôpital du district ils ont de nouveaux équipements ; c'est un peu cher, mais c'est spécialement conçu pour le type d'opération qui nous concerne.

Lu s'enferme dans un long silence.

Hu jette un œil aux moutons, puis à Du Bai ; son regard se rive ensuite promptement sur le visage de

Lan, le toisant comme une page d'écriture dont il ne saurait lire aucun caractère, et tandis que les paroles de Du Bai retombent doucement, il se roidit et se met à parler avec colère :

— Quatrième frère, si tu ne voulais pas mourir, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Ce n'était pas la peine de nous conduire ici pour y perdre notre temps à prendre des mesures. Il n'y a qu'à aller au dispensaire pour y vendre un morceau de peau ! Sur ma jambe gauche – non, elle n'est pas bonne –, mais sur la droite, j'en ai encore une bonne surface, de la taille d'une serviette de toilette. Et ce disant, il se tapote la jambe droite. Quatrième frère, tu n'as qu'à dire un mot et j'y vais ! Ça ne valait pas la peine de me gifler pour cette histoire de tombes, comme si cinquième frère et moi-même avions fait en sorte que tu contractes la maladie de la gorge obstruée, comme si on t'obligeait à mourir ! Un mot de toi et j'irai vendre la peau de ma jambe droite ! On y va demain, d'accord ?

Mais Sima Lan persévère dans son mutisme, et dans ce lourd et sombre silence, il leur tourne le dos pour s'éloigner, à la suite des moutons blancs, en direction du village. C'est déjà l'heure du déjeuner ; l'odeur réconfortante des habitations humaines, les fumées des cuisines s'élèvent en longues volutes qui pénètrent ses narines. Alors, l'effroyable pensée, la pensée de sa mort prochaine, retentit de nouveau dans son cerveau ; c'est un terrible ébranlement, le rideau rouge sang de la tragédie humaine s'ouvre subitement, les nuages s'écartant devant le soleil levant.

Le village des Trois Patronymes. Village peuplé des seules familles Lan, Du et Sima. Il est situé au plus profond des monts de la chaîne des Balou. D'après ce que les ancêtres ont transmis, l'origine du village remonte à la fin de la dynastie Ming et au début de celle des Qing. Les Lan venaient du Shandong, les Du du Shanxi et les Sima du Shaanxi ; tous avaient fui la famine et, découvrant ces terres inhabitées, avaient construit des chaumières pour s'y installer.

Au départ, ils étaient pareils aux autres hommes de ce monde, nombreux ; ils avaient aussi beaucoup de bétail et pouvaient vivre jusqu'à soixante ans, voire quatre-vingts ans. Puis, les générations se succédant, leur durée de vie a considérablement diminué. Ils contractèrent d'abord la maladie des dents noires, celle des articulations, puis se retrouvèrent courbés, les os effrités, les membres déformés, jusqu'à la paralysie, étendus sur leurs lits. Depuis un siècle environ, c'est de la maladie de la gorge obstruée qu'ils meurent tous. Leur durée de vie est passée de soixante ans à cinquante puis quarante, jusqu'à ce que finalement plus personne n'atteigne les quarante ans, que plus personne ne s'unisse par les liens du mariage avec ceux du village des Trois Patronymes et que ces derniers se retrouvent ainsi enfermés dans leur propre monde, apparaissant et disparaissant en vase clos.

Le fleuve Lingyin. A quelque soixante lis à l'ouest du village, il s'agit d'une branche du fleuve Yi de l'ouest du Henan. Là, le paysage montagneux est somptueux, luxuriant ; il y a un temple appelé Lingyin ; le fleuve Yi se prolonge à partir de ce temple, donnant naissance à un cours d'eau appelé Lingyin. De part et d'autre du cours, vivent les Bai ; parmi eux nombreux sont les centenaires. Environ dix ans auparavant, Sima Lan a conduit ses villageois jusqu'aux eaux de Lingyin, afin de commencer les travaux d'un canal, ouvrage grandiose qui permettrait d'amener les eaux bienfaitrices au village. Le canal a été creusé sur plus de quarante lis.

Le dispensaire des grands brûlés. A l'origine, en 1892, c'était une église transformée en hôpital par un missionnaire anglais ; après 1942, alors que les troupes japonaises étaient en garnison au Henan, il fut transformé en hôpital pour grands

brûlés, tous les malades étant des soldats qui avaient été brûlés sur le front. Lorsque l'armée japonaise capitula, la technique de la greffe de peau demeura, rendant célèbre le dispensaire dans la région.

Annexe à l'hôpital du district après la libération, spécialisé dans le traitement des brûlures, on l'appelle aujourd'hui encore le dispensaire des grands brûlés, réunissant ainsi les deux appellations de dispensaire missionnaire et d'hôpital.

II

C'est l'heure du déjeuner ; nombreux sont ceux qui bavardent devant leur porte, profitant de la tiédeur de l'air. La femme de Sima Lan apparaît à l'entrée du village. D'une extrême maigreur, le teint livide, elle marche avec légèreté, comme voltigeant au gré des airs. Un hiver, au retour du chantier du canal Lingyin, le vent s'étant levé, la plupart des villageois chancelaient sur la crête montagneuse ; elle, soulevée et emportée jusqu'au fond du ravin, s'est brisé deux côtes. Etant donné sa maigreur, on se demande comment elle peut supporter, au lit, le poids du chef du village, un homme de cinq pieds huit pouces, auquel elle a pourtant donné sans difficulté trois filles : Teng, Ge et Man. Au temps où le grand-père de Du Bai, Du Guaizi, vivait encore, les accouchements difficiles au village étaient légion : presque chaque année mourait une femme. Mais c'est sans douleur qu'elle a mis au monde Teng, Ge et Man. Il y a dix-sept ans, le village regorgeait de femmes enceintes et les pas de Du Guaizi ne cessaient de résonner dans les rues. Un midi, elle a simplement déclaré, j'ai un peu mal au ventre, avant de rentrer chez elle pour accoucher de l'aînée, Teng. L'année suivante, en été, alors qu'elle

était en train de faucher le blé, elle s'est allongée sur les gerbes et les pleurs de Ge se sont élevés pour emplir l'espace. Encore un an après, c'est à Man qu'elle a donné naissance en allant chercher l'eau : elle est revenue à la maison, portant deux seaux à l'aide d'une palanche avec, dans ses bras, une petite boule de chair rouge, sa troisième fille. Sa maigreur et son opiniâtreté sont le prodige du village. La moindre branche desséchée fait immédiatement penser à son corps dénudé, tout comme une souple lanière de cuir ; d'ailleurs, où qu'elle se rende, son apparition évoque un fouet soudain dressé là.

Elle traverse lumière et bavardages, fait pivoter le panier de bambou qu'elle porte en bandoulière pour le placer devant sa poitrine. Le panier est rempli d'herbes médicinales, manifestement tout juste cueillies. Les racines, d'un rouge encore éclatant, exhalent l'odeur fraîche de la terre et de l'herbe. Les villageois, occupés à déjeuner, n'ont pas remarqué sa présence. Déçue, elle vient se placer devant eux et dit :

— Vous avez tous mangé ? J'ai peur que le père de Teng n'aille pas très bien ; il ne vivra peut-être plus que quelques jours : chaque fois qu'il boit, il a mal à la gorge.

Le coup est brutal : les mains se figent, bols en suspens.

— C'est vrai ?

— Ils ont été au cimetière.

— Qu'as-tu dans ton panier ?

— Des herbes médicinales. Racines et rhizomes, astragale aussi. C'est mon frère qui les lui a spécialement prescrits. J'ai parcouru une bonne dizaine de lis pour les trouver. Ce diable est totalement insensible à

ma personne ; toute sa vie, c'est Lan Sishi qu'il a portée dans son cœur, mais nous autres, les Du, ne pouvons être injustes envers lui. Pour lui établir sa prescription, mon frère n'a pas fermé l'œil de la nuit, lisant et relisant les *Arcanes de l'Empereur Jaune*. Au seuil de la mort, il veut tout de même dépasser la quarantaine ! Il m'a demandé d'aller en amont du fleuve chercher des racines d'astragale pour lui tonifier le souffle et le sang, et j'y suis allée, sans rien objecter. Il y a une bonne dizaine de lis à parcourir aller et retour ; j'ai tant couru que je n'ai plus de jambes !

Ainsi Zhucui, la femme de Sima Lan, déverse un torrent de paroles. On interrompt son déjeuner pour dire que Sima Lan a vécu jusqu'à trente-neuf ans, que sa vie a été splendide ; qu'il meure s'il lui faut mourir, il n'a vraiment rien à regretter. On palabre, et Zhucui traverse la rumeur pour pénétrer dans une ruelle. Une odeur de soufre en émane, se répand dans tout le village : l'odeur des nouvelles constructions de l'année. Zhucui aime respirer les effluves de soufre des maisons neuves. Elle pense à son mari qui, quoique robuste, n'a guère fait pour elle ce que les autres font pour leurs femmes : bâtir une maison de trois pièces au toit de tuiles – et cela ravive plus que tout le ressentiment et la haine qu'elle éprouve à son égard. Depuis des années, lorsque la rancœur déferle ainsi dans sa poitrine, elle se sent emplie d'une énergie incomparable ; quelque chose s'épanche en elle, une sensation de satisfaction mêlée d'urgence lui parcourt tout le corps comme l'onde d'un vent d'été. Devant elle, tuiles et briques neuves d'une maison de trois pièces approchent de nouveau à vive allure ; l'odeur jaune et brune provenant du four à briques vient lui chatouiller les narines comme celle du maïs mûr et des céréales. Elle

inspire profondément ; un pan de soie jaune pénètre en elle jusqu'à obstruer sa gorge. Son homme va mourir, il va disparaître de ce monde, et elle-même sortira enfin du cercle d'ombre de l'arbre, tous les liens dans lesquels elle se débat seront défaits. Au croisement, les familles Du et Sima sont installées sur un rouleau de pierre, on dirait une ruche ; tandis que chacun déjeune, se lèvent des vagues de paroles et de bruits de bouche. Elle s'avance vers eux, ralentit l'allure, une affliction mi-souriante sur son visage :

— Vous le savez, n'est-ce pas ? Mon homme a mal à la gorge.

Chacun s'immobilise ; une teinte blême roidit les visages.

— J'ai peur qu'il n'en ait plus que pour quelques jours, il s'est déjà rendu au cimetière ; il faut préparer le cercueil. Vous le savez tous, il m'a toujours témoigné de l'indifférence ; toute sa vie, il n'a jamais été aussi gentil avec moi qu'avec cette traînée de Lan Sishi. Mais je ne peux être injuste envers lui. Il m'a demandé d'aller lui chercher des racines et je me suis levée tôt pour parcourir une bonne dizaine de lis. Elle change son panier d'épaule, exposant les herbes médicinales. Elle dit : Il a vécu jusqu'à trente-neuf ans, c'est une longue vie, mais il souhaite vivre encore plus vieux.

Elle se tait et s'éloigne prestement ; foulant les regards hébétés, ses pieds glissent aussi facilement que deux morceaux de bois emportés par le courant. Elle ne se dirige pas vers la ruelle des Sima mais prend directement celle des Lan.

Le vent s'engouffre. Les fragrances délicates des prémices du printemps s'épandent dans la clarté du souffle.

Chez Lan Sishi, les poules font cercle autour de la femme occupée à déjeuner, attendant leur tour. Jusque dans la ruelle, l'air est humecté de glossements tièdes que traverse Zhucui. Face à Lan Sishi, l'excitation empourpre ses joues, à croire que ce n'est pas son mari qui est sur le point de mourir, mais un membre de la famille Lan. Son regard gifle le visage et le corps de Sishi lorsque, pressant le pas, elle s'arrête brusquement juste devant elle – qui lève la tête – pour lui lancer : Sima Lan va mourir, il a mal à la gorge ; il a déjà été au cimetière, il faut préparer le cercueil ! sur le ton que l'on prend pour annoncer la maladie d'un poussin ou d'un porcelet qui aurait contracté la peste, précisant qu'il lui reste à peine quelques jours à vivre. Le calme froid de son visage semble une pièce de tissu mouillé. Sishi est assise sur une bûche d'orme, un bol de soupe de nouilles à la main ; à la surface, des miettes de légumes verts et d'œufs exhalent une odeur d'huile de sésame qui s'élève et s'enroule dans les airs. Face au soleil, la lumière éclaire son large front : on dirait un bodhisattva, et son tricot rouge pareil à des fleurs de lotus offre un support à son visage. Mais le voici assombri, la sérénité du bodhisattva complètement éteinte. Sishi est blême ; dans sa main, le bol tremble dangereusement.

Elle regarde Zhucui, entrouvre la bouche pour dire quelque chose – en vain.

Zhucui répète : Ton amant a mal à la gorge ; il va mourir dans les deux jours. Toute sa vie, c'est pour toi qu'il a travaillé dur ; aujourd'hui tu aurais dû aller lui chercher l'astragale, mais c'est moi qui me suis levée tôt et j'en reviens à peine !

En un clin d'œil, la vitalité de Sishi s'est tarie, comme si, subitement, cette femme si maigre lui

avait asséné un coup de bâton sur la tête. Le bol se déverse à ses pieds, au milieu des poules. Sans un mot, Sishi rentre chez elle et repousse lentement la porte. Telle une boule de feu qui s'éteint, elle disparaît de la vue de Zhucui dont les yeux restent fixés sur les battants de porte solidement refermés. Alors Zhucui s'empare d'un morceau de brique, le lance dans la cour de la maison, donne de vigoureux coups de pied aux poules qui se trouvent là, les dispersant dans toutes les directions. Au milieu des caquêtements, la conscience en paix, elle décide enfin de partir. Et tandis qu'elle repasse devant la porte, elle n'oublie pas de crier à gorge déployée : Sima Lan va mourir, et toi, Lan Sishi, tu as déjà trente-sept ans, vous mourrez tous les deux avant moi !

La poitrine gonflée par le triomphe, Zhucui s'en retourne fièrement.

Elle a trente-six ans. Aux Trois Patronymes, c'est déjà un âge fort avancé ; jamais pourtant Zhucui n'a songé, ni même envisagé, qu'elle mourrait un jour. Lan va mourir, et il lui semble qu'elle va pouvoir vivre enfin dignement.

Elle se retourne pour jeter un œil à la maison de Sishi. Les battants noirs, à la peinture écaillée, sont toujours solidement clos, portes d'une ville assiégée sans autre moyen de défense. Une indicible sensation de victoire stimule Zhucui. Depuis qu'elle est partie le matin même, elle n'a cessé jusqu'à midi de marcher sur plusieurs dizaines de lis, et n'a absolument pas senti la faim. Dans son ventre, l'enthousiasme s'est substitué à la viande, décuplant ses forces.

Elle dégage de son front quelques mèches de cheveux, remonte le panier sur son épaule. Elle marche, rejetant la terre foulée derrière elle, simple étoffe tissée.

Elle regrette un peu de n'avoir pas craché au visage de Sishi, de n'avoir pas donné de coup de pied à la poule tachetée. Ce morceau de brique était bien peu de chose. Elle songe à cela, le cœur en ébullition ; sans doute a-t-elle manqué une bonne occasion ; elle s'en repent comme d'une faute qu'elle aurait commise, ce qui réduit d'autant la joie qu'elle éprouve à l'idée de son mari mourant. Alors que, torse bombé, elle approche de chez elle, une intense excitation lui donne des suées sèches ; elle déboutonne le col de sa veste, découvrant sa gorge comme pour réchauffer un morceau de peau au soleil. Parce qu'elle a fait un détour, elle longe maintenant les maisons de Lu et Hu. Ils sont là tous deux, occupés à déjeuner. A leur hauteur, elle bombe ostensiblement la poitrine, berçant son panier.

— Vous avez été voir les tombes ? Je suis allée chercher tout ça pour votre frère aîné. Certes, la maladie est incurable, mais il faut néanmoins tenter l'impossible, et s'il peut survivre un jour de plus, ce sera toujours ça !

Hu, assis sur le seuil de sa porte, se lève.

— Belle-sœur, dit-il, ces jours-ci, occupe-toi de broyer un panier de blé pour en faire de la farine. Tu nous feras cuire des petits pains à l'huile en guise de provisions ; Lu et moi allons nous rendre au dispensaire des grands brûlés pour y vendre notre peau.

Zhucui est clouée au sol.

— Vendre votre peau... pour quoi faire ?

— Pour que notre frère aîné puisse se faire opérer à l'hôpital du district. Si on fait une bonne affaire, avec un bon médecin et les nouvelles machines qu'ils ont à l'hôpital, sa vie sera peut-être sauvée pour un an ou deux.

Le panier a glissé. Zhucui se sent subitement percluse de courbatures, le ventre creux.

— Peut-on soigner une maladie incurable ? Vous avez tous deux une famille et des bouches à nourrir. Vendre votre peau pour lui ? Même si cela lui permet de vivre dix ou quinze jours de plus, il finira par mourir et vous aurez tout perdu ; qu'il meure donc, cela vous évitera toute cette peine !

Sima Lu regarde en coin sa belle-sœur :

— Peut-être vivra-t-il encore un an ou deux. Fais donc cuire quelques petits pains supplémentaires, ton frère aîné Du Bai va venir avec nous.

Zhucui rentre chez elle ; le feu ardent qui consumait son cœur brusquement éteint par Hu et Lu, l'enthousiasme qui empourrait ses joues émoussé ; une sensation de froid lui monte des pieds, jusqu'à l'imprégner tout entière.

A peine a-t-elle pénétré dans la cour qu'elle jette le panier d'herbes. Face au pavillon principal, elle hurle : Teng ! Ge ! Man ! Filles maudites ! Ah, maudits ceux qui doivent mourir et ne meurent pas ! Dépêchez-vous donc d'apporter à votre mère son repas !

III

Sous un févier, à l'entrée du village, la maison de Sima Lan est composée d'un pavillon de trois pièces couvert en chaume de blé, de deux pièces latérales aux toits d'herbes sèches et d'une cour, entièrement baignée de lumière, où pousse un paulownia. Il y a là un fauteuil à dossier rond et, dans un coin, un enclos à cochons. Dans le fauteuil, un bol de décoction à ses côtés, Sima Lan prend l'air, immobile, les yeux fermés, à l'instar d'un mort. Deux mouches, venues des latrines, se posent sur son visage comme sur un torchon étendu au soleil.

Il a brusquement maigri, a troqué son vêtement ouaté contre une légère veste doublée et ressemble désormais à l'arc ployé d'une planche.

Depuis une semaine déjà, Du Bai et ses frères ont pris la route du dispensaire dont ils auraient normalement dû revenir au bout de cinq ou six jours, mais le temps passe et ils ne sont toujours pas rentrés. Lan s'installe sur le fauteuil dès après son petit-déjeuner pour les attendre. Lorsqu'il est à bout de patience, il se rend à l'entrée du village pour les guetter, scrutant par intermittence le chemin de la crête montagneuse. Les villageois s'enquièreent :

— Alors, chef, Lu et Hu ne sont pas encore rentrés ?

— Je ne les attends pas, répond-il.

— N'as-tu point décidé d'aller à l'hôpital ?

— C'est à cause de l'affection que me portent mes frères ; quelqu'un a-t-il jamais guéri de cette maladie de la gorge au village ? En dehors de notre ancêtre Du Guaizi, des deux générations qui lui ont succédé, une seule personne a-t-elle dépassé les quarante ans ?

Son visage taillé à la serpe reflète l'insouciance, comme s'il considérait la vie et la mort avec une extrême légèreté et n'en faisait plus cas depuis longtemps. Mais dès qu'un homme apparaît sur la ligne faîtière, et bien qu'il ne s'agisse clairement ni de Lu, ni de Hu, ni de Du Bai, il le suit du regard, jusqu'à ce que la silhouette disparaisse ; alors seulement, dans un long soupir, il baisse les yeux.

Ce jour-là, flânant de nouveau sur la crête, il aperçoit au loin un petit groupe qui se rapproche. Sans doute des villageois voisins, partis vendre des médicaments au chef-lieu du district. De sa vie, il ne les a vus. Ils portent leurs bagages tant sur des palanches qu'à la main et plaisantent. Sima Lan se tait lorsqu'ils le croisent, mais à peine se sont-ils éloignés qu'il les hèle, les rattrape pour leur demander s'ils ont vu Lu, Hu et Du Bai.

— Qui sont Lu, Hu et Du Bai ?

— Lu et Hu sont mes frères, Du Bai est mon beau-frère ; ils sont allés au dispensaire des grands brûlés vendre la peau de leurs jambes afin que je puisse me faire opérer.

Les hommes le toisent un moment.

— Serais-tu fou ? Comment saurions-nous qui sont tes frères et ton beau-frère ?

Ils partent, le laissant là, pantois.

Il songe qu'il est le chef du village et qu'il a pourtant peur de la mort ; alors il éclate de rire et des larmes emplissent ses yeux. Puis le voilà sombre, silencieux. S'apprêtant à retourner au village, il aperçoit Sishi. Elle porte à son habitude un tricot rouge, un pantalon droit, rayé, gris argenté, un foulard vert pâle autour du cou ; visage inquiet, tête baissée, houe à la main, elle se dirige vers son champ de blé, par-delà la crête. Elle voit Sima Lan approcher et, sa houe calée sur l'épaule, poursuit son chemin. Mais il l'appelle, d'une voix forte et désolée :

— Parce que je vais mourir, ces jours derniers je ne suis pas venu te voir.

Dos à lui, sur le sentier au bord des champs, elle l'ignore. Il s'avance et reprend d'une voix un peu plus forte :

— C'est vrai, Sishi, il ne me reste vraiment que quelques jours à peine.

— Qui peut arrêter la mort ? Si tu dois mourir, tu mourras, voilà tout. Tu as vécu jusqu'à trente-neuf ans, c'est une longue vie.

Elle dit cela froidement, sans même se tourner vers lui, puis repart.

Il reste là, figé, avant de la suivre. Tandis qu'elle se met à biner, il s'assoit au bord du champ. Les dernières froidures de l'hiver finissant ne se ressentent plus ; le soleil est une galette jaune suspendue au-dessus des têtes. Les monts qui ondoient comme autant de dos de buffles renvoient une lumière de thé brun. Sur l'immense étendue des champs, très peu de gens travaillent ; c'est le tout début de la saison du binage, beaucoup profitent encore paresseusement du désœuvrement des prémices du printemps. Il n'y a

donc ici que Lan et Sishi ; elle bine, ramassant tantôt une pierre ou une tuile soulevée par la houe et la jette dans le ravin duquel monte l'écho calme et doré de sa chute. Sima Lan, assis sur une pierre, se laisse envelopper par la tiédeur de l'air, suit les mouvements de l'outil qui sans cesse se lève et s'abat. Quand Sishi arrive à sa hauteur, il dit :

— Tu dois façonner une ravine ici, au bord du champ, sinon, dès qu'il pleuvra, l'eau inondera le blé. Toute ma vie, c'est envers toi que j'ai été le plus injuste, mais c'est aussi pour toi que je me suis fait le plus de souci.

Elle s'éloigne, toujours binant. La terre rouge grince uniformément sous sa houe. Elle s'arrête pour aussitôt recommencer. Lui s'est interrompu, n'ayant parlé qu'à moitié, et il attend qu'elle revienne près de lui pour reprendre :

— Je ne devrais pas mourir avant toi ; j'ai peur qu'après, quand tu mourras, n'ayant ni fils ni fille, personne ne s'occupe de tes funérailles...

Elle se détourne de nouveau, et il n'a plus qu'à s'interrompre encore, à l'attendre.

— Dans quinze jours tu répandras de l'engrais ; si l'engrais humain ne suffit pas, tu ajouteras du fumier. Après ma mort, tu vendras un peu de grains et des arbres, puis tu engraisseras un cochon ; je dirai à Lu et Hu de t'aider à l'emmenner au marché, et avec l'argent des ventes, tu paieras tes vêtements funéraires et ton cercueil...

Ainsi, tandis qu'elle bine, lui parle, et il semble se parler à lui-même, et elle, ne rien entendre de ce qu'il dit. Ses paroles voltigent, légères, entre les jeunes plants de blé ; la houe grince et recouvre la voix de l'homme lorsqu'elle s'enfonce dans la terre, la clarifie

lorsqu'elle en sort. Au-dessus des têtes, le soleil chauffe, peu à peu plus rouge, puis dense, et la terre fraîchement retournée exhale une odeur âcre qui, mêlée à la tiédeur, forme des bourrons de laine de mouton. De la ravine parfois s'élève le cri écarlate d'une belette ou d'un lièvre, et la ligne faîtière en est d'autant plus silencieuse et reculée. Lorsque l'homme cesse de parler, toutes paroles épuisées, il ne reste plus au monde que le son terreux de la houe. Assis, silencieux, il regarde le soleil à l'horizon, se roule une cigarette, l'allume. Puis il se lève, rejoint Sishi, ramasse derrière elle quelques pierrailles que la houe a retournées et les jette dans le ravin avant de s'éloigner.

Enfin, elle cesse de biner :

— Lan... je pense que tu pourras vivre jusqu'à la moisson.

Il se retourne et la dévisage : malgré ses trente-sept ans, malgré les épreuves endurées, hormis quelques rides horizontales aux coins des yeux, elle est aussi fraîche qu'il y a cinq ou huit ans. La grâce des jeunes femmes de la campagne illumine toujours son visage comme un souffle printanier ; une agréable odeur s'exhale de ce corps et il tend le cou pour mieux humer.

— Je crache du sang. Avant-hier, j'en ai craché, hier aussi. Vraiment, il me reste à peine quelques jours.

Elle le scrute longuement, cherchant peut-être sur son visage le signe de la mort prochaine et, est-ce de l'avoir trouvé, elle murmure :

— Allez, va-t'en. Tu dois t'occuper de ton cerucueil ; va chez moi abattre le paulownia. Si tu as faim et qu'il n'y a personne pour te faire à manger, reviens vers moi. Je vois les choses clairement : moi

aussi je vais bientôt mourir et il n'y a pas de quoi avoir peur.

Sa voix sort de sa gorge avec un timbre triste, soie verte mouillée de larmes, gouttant au fur et à mesure qu'on l'étire, lisse et tendre.

Elle reprend son travail et les grincements de terre rouge s'élèvent de nouveau au-dessus de la vaste étendue du champ. Verres souples, sur l'ondoyante houe, se brisent les rayons solaires. Lui regarde l'outil s'élever et s'abaisser, regarde le visage baigné de larmes de la femme en épouser les mouvements, avec, sur le front, une mèche de cheveux noirs lustrée de sueur.

— Cela fait huit jours que Lu et Hu sont partis pour vendre leur peau au dispensaire des grands brûlés ; s'ils en tirent un bon prix, j'irai à l'hôpital du district me faire opérer ; alors on tentera l'impossible ; s'ils échouent, je mourrai ce printemps. Tant que je n'étais pas malade, Zhucui me lavait mes vêtements et me servait mes repas ; dorénavant, elle m'injurie chaque jour de façon sournoise ; je voudrais la frapper mais je crains qu'elle ait plus de forces qu'il ne m'en reste.

Cela dit, il se met en route, presque malgré lui ; longeant la ligne faîtière, il se dirige droit vers l'est, sans plus se retourner. Quelques lis plus loin, grimpé sur une éminence d'où il ne distingue nul signe de ses sauveurs, il s'assoit pour se reposer un moment, puis s'endort, étendu comme mort.

Ce n'est qu'après l'heure du déjeuner que sa fille Teng vient le chercher pour le ramener chez lui ; Du Bai, Lu et Hu s'y trouvent déjà. Sur la table sont disposés quatre plats, œufs, viande et petits pains à l'huile aussi. C'est là le repas de fête qu'ils faisaient

autrefois après avoir vendu leur peau pour une belle somme.

Pourtant, il n'y a, devant la porte, comme jadis en pareille circonstance, ni brancard ni fauteuil roulant ; la cour est vide elle aussi. Son cœur se gèle d'emblée. Lu, Hu et Du Bai sont en parfaite santé, intacts. Nourrissant un dernier espoir, il se dirige vers un angle du mur de la cour : naguère, il rangeait là brancard ou béquilles au retour du dispensaire. Cette fois, pelle et houe exceptées, rien. L'affaire a échoué. Il ne lui reste plus qu'à accepter son sort, à attendre la mort. Il pénètre dans la maison, une expression de reconnaissance flottant sur ses traits, et dit en riant : Vous êtes revenus ? Lu, Hu et Du Bai se lèvent avec embarras, comme s'ils avaient commis une faute ou mangé la nourriture d'un autre.

— Quatrième frère, nous sommes partis huit jours mais n'avons rien pu vendre. Hormis les trois jours de marche, nous en avons passé cinq au dispensaire à attendre, sans oser quitter les lieux une minute, mais ces cinq jours durant, aucun brûlé n'a été hospitalisé. Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde extérieur n'a plus rien à voir avec ce que l'on a connu ; aujourd'hui, en ville, petites et grandes usines ont cessé toute activité, les ouvriers ne peuvent toucher leurs salaires et, s'ils doivent être soignés, ne sont pas remboursés. Tous pauvres, ils vont sur les marchés ramasser les feuilles de légumes, plus encore dans la gêne que nous. On raconte que le secrétaire du chef de district n'a pu être payé pour le Nouvel An, alors quel malade oserait encore s'offrir une greffe de peau ? Ce n'est pas qu'il n'y ait plus de brûlés, c'est qu'ils n'ont plus d'argent comme avant. A l'hôpital, il y avait un fonctionnaire avec sur le torse une brûlure grande

comme la paume d'une main : il s'était ébouillanté ; on a pensé que ça pouvait être une bonne affaire. On lui a demandé s'il lui fallait une greffe, il a demandé combien coûterait un pouce de peau, alors on lui a dit, vous travaillez pour l'Etat, vous serez remboursé, donnez-nous donc trois mille yuans pour la greffe entière, et il a accepté. Lu s'est lavé, a fait une analyse de sang, s'est laissé retirer un morceau de peau grand comme la paume d'une main à l'intérieur de la cuisse droite, mais au moment de nous régler, l'homme a dit : Il y a une époque, vous autres du village des Trois Patronymes êtes venus au dispensaire vendre très souvent votre peau ; avez-vous seulement une fois déclaré vos gains au fisc ? Si vous deviez rembourser l'impôt, ça ferait combien ? Cet homme était un chef de bureau du district, le chef de l'administration fiscale. On n'a pas touché un centime ; un sachet de fortifiants en poche, on nous a dit de partir.

Sima Lan remarque en effet, disposés sur la table, collations et boîtes de conserve que l'on trouve sur les tables de chevet des malades à l'hôpital ; il y a aussi de l'extrait de malt et de lait au goût cru et sucré. Lu, Hu et Du Bai sont vraiment désolés pour Lan. Lu dénude sa cuisse droite pour lui montrer la gaze blanche imprégnée de sang. Hu dit : Ce n'est pas que nous ne voulions pas vendre notre peau, mais si nous avions attendu quelques jours de plus, nos provisions épuisées et l'argent prévu pour le voyage entièrement dépensé, nous n'aurions pu revenir aux Balou !

Sima Lan, impassible, s'assoit sur un banc, saisit la paire de baguettes que Teng lui tend, et tout en mangeant lentement les œufs cuits, dit : Lu, Hu, Du Bai, asseyez-vous et mangez, vous n'avez pas pu vendre votre peau, c'est comme ça ; au moins cela vous aura

évité de la vendre sans que pour autant l'on puisse me guérir ; vous auriez tout perdu et je n'aurais pu mourir en paix.

Alors, tout le monde se réinstalle autour de la table et l'on bavarde longuement, évoquant destin et fatalité. Teng, Ge et Man ouvrent toutes les conserves que Sima Lu a obtenues en échange de sa peau. Du Bai dit : Notre affaire a échoué mais si le chef du bureau du fisc accepte qu'à l'avenir, on n'ait pas à payer d'impôt sur la vente de notre peau...

A ce moment-là surgit Zhucui, apportant de la cuisine un plat de soupe jaune et brillante de nouilles aux œufs. Parce que la vente a échoué, elle arbore ostensiblement un sourire éclatant.

— Mangez donc ! Mangez tous ! L'affaire n'a pas pu aboutir, mais au moins, vous êtes allés au bout de votre idée.

Elle emplit généreusement les bols de Du Bai, Lu et Hu. Quand vient le tour de Sima Lan, on voit le fond du plat ; grattant avec la cuillère, elle dit :

— Le père, toi aussi, prends donc les choses un peu légèrement ; tu as vécu jusqu'à trente-neuf ans, il faut savoir t'en contenter, il n'est pas sûr que nous autres atteignons cet âge !

Le reste de soupe n'occupe qu'une petite moitié de bol ; Sima Lan s'apprête à le saisir mais voilà qu'elle le tend à sa petite dernière, en train de déguster des biscuits à s'en étouffer.

— Man, mange doucement ! Bois donc un peu de soupe pour faire descendre !

Une chose terrible se produit alors ; une redoutable tempête menace.

Les mains de Lan sont restées figées, aussi rigides que deux branches de cédrel desséchées. Son visage

amaigri a pris une teinte de cendres et une couche de nuages blancs déferle sur ce fond blafard. Serrant les dents, il ordonne :

— La mère, sers-moi un bol de soupe.

Zhucui répond, amplifiant exagérément le ton :

— Il n'y en a plus ! Tu vas bientôt mourir et tu trouves encore le moyen de disputer la soupe à ta fille et tes invités ?

Sima Lan la foudroie du regard et commande sur un ton de reproche :

— S'il n'y en a plus, va dans la cuisine m'en faire chauffer.

Zhucui esquive et, l'air détendu, mi-joueur mi-sérieux, rétorque :

— Où es-tu donc allé ce matin ? Tu es resté toute la matinée comme un chien devant le champ de Sishi, et maintenant que tu as faim et soif, tu rentres pour que je te serve. Pourquoi ne lui demandes-tu pas de te faire chauffer de la soupe ? Tu te crois comme avant, chef du village plein de vigueur, à me frapper pour un oui pour un non, à dormir jusqu'au milieu de la nuit et me faire tomber du lit, avant de prendre une lampe tempête pour courir chez Sishi et lui dire des méchancetés sur moi ! Elle poursuit : Non, ça n'a vraiment pas été facile pour moi d'endurer tout cela jusqu'ici ; je t'ai servi toute ma vie ; je t'ai servi jusqu'au bout, mais maintenant, si tu as envie de soupe, va donc chez cette traînée !

Zhucui hurle, la voix haut perchée ; les plaies jusqu'alors refoulées dans son cœur, voilà qu'elle les crache, et plus elle parle, plus son débit s'accélère ; elle postillonne de tous côtés, le timbre de sa voix éclate, véritable pluie de grêle. Sima Lan prend sa cuillère et se rue sur elle. Se faulant entre frères et

filles désemparés, elle se précipite dans la cour, se met à crier à tue-tête vers les maisons alentour : Venez vite, voisins, venez vite me secourir ! Si vous ne venez pas, Sima Lan va me battre à mort ! Il est sur le point de mourir et a peur que je continue à vivre ! Puis, se retournant : Grand frère ! Tu ne peux pas laisser tomber ta petite sœur ! Ta petite sœur maltraitée toute sa vie chez les Sima ! Lu et Hu, vous en êtes témoins. Dites voir si je n'ai pas servi toute ma vie votre grand frère comme un bœuf ou un cheval ! Mais lui, ce matin encore, il est allé chercher cette traînée ! Sur le point de mourir, il est encore allé la chercher...

Le village entier s'émeut des cris de Zhucui. L'air tremble, strié de froissements blancs. Dans la cour des Sima, les poules vont, le cou tendu, se réfugier au coin des murs, ou s'envolent, franchissant l'enceinte. A l'intérieur de la maison, on reste prostré. A l'extérieur, les pas affluent. Du Bai s'élançe brusquement et, d'un coup de pied, envoie valser sa sœur par-delà la grande porte. Derrière lui, Hu, entravé par les bras de Lu, brandit un couteau de cuisine. Pétrifiées, Teng, Ge et Man se tiennent sur le seuil, biscuits et conserves en mains.

La confusion règne. Cliquetis et tintements emplissent l'espace traversé de crachats ; de partout s'élèvent cris et rugissements de colère – un vacarme de querelles ininterrompu. Heurts blancs et sangui-nolents de bols et casseroles ruissellent sur le sol. Dans la cour valsent pierres et chaussures. Zhucui, projetée à l'extérieur tel un fagot de bois compact et léger, se relève d'un bond, époussette ses vêtements et s'adresse aux villageois : Vous êtes témoins ! Sur le point de mourir, Sima Lan m'a violemment éjectée de la maison ; son frère veut me

tuer à coups de couteau ; qu'est-ce que vous en dites ? Mariée toute ma vie à Sima Lan, ai-je été heureuse dans cette famille ? C'est le chef du village ; si vous ne l'arrêtez pas, qui pourra le faire ? Pourquoi le ciel ne se dépêche-t-il pas d'ouvrir les yeux sur un tel tyran pour le faire mourir !

Les villageois arrivent par vagues. Les femmes entraînent à l'écart Zhucui, son visage baigné de larmes et son nez qui coule ; les hommes se précipitent dans l'enceinte, traversent la cour et découvrent le chef du village étendu sous la table de la pièce principale avec, encore disposés au-dessus, plats et petits pains.

Le grand corps se convulse, pareil à une crevette échouée sur une plage de sable ; sa bouche écume et des filaments de sang se mêlent à la salive blanche.

IV

Il pleut depuis plusieurs jours. La première averse printanière a imbibé la chaîne montagneuse des Balou. Sima Lan est alité, sans pouvoir avaler une goutte d'eau, respirant difficilement, comme si, dans la pièce sombre, des morceaux de corde de chanvre maintenaient son souffle de feuille fanée. L'humidité de l'air recouvre sa couche d'une lourde ténèbre. Lorsqu'on vient le voir, il ne s'en rend absolument pas compte. D'évidence, l'heure de sa mort est proche, et l'on se démène pour préparer ses funérailles. On abat un paulownia derrière la maison pour en faire une planche, épaisse de deux pouces, que l'on sèche au feu, puis le menuisier dresse sa tente dans la cour pour fabriquer le cercueil. L'odeur du bois, le bruit de la scie et de la raboteuse résonnent sans cesse. Le seau de laque destinée à enduire la bière est posé sous la fenêtre de Sima Lan, et l'odeur froide et noire du cercueil pénètre dans la pièce par l'embrasement, poussant l'homme plus avant vers la mort.

Zhucui tourbillonne dans la cour de la maison avec un enthousiasme impétueux. Au menuisier qui demande s'il faut utiliser du bois de peuplier ou de cyprès pour le panneau de tête, elle répond : Du

cyprès ! Il est le chef du village et m'a donné trois filles. Aux femmes qui confectionnent les robes funéraires et s'enquièreent de savoir s'il faut utiliser de la soie ou du sergé : De la soie ! L'amour conjugal est éternel.

Elle a rajeuni. Un chapeau de pluie sur la tête, elle virevolte, ici pour offrir un paquet de cigarettes au menuisier, là pour apporter une pelote de fil aux femmes occupées à coudre. Elle volette de-ci de-là tel un moineau, sans cesser de gazouiller. Le jour faste arrive : le cercueil va être soudé, les vêtements funéraires fin prêts, rangés dans les malles. Soudain la pluie cesse et le ciel s'éclaircit. Un soleil matinal, frais et tendre, brille au-dessus du village, éclairant d'une lumière pure et dorée toute la crête montagnieuse, ses villages, ses maisons, rues et ruelles, ses arbres. L'eau accumulée dans les rues reflète, tel un miroir, les rayons blancs.

Sortant de chez elles, les couturières apportent, pliés sur leurs bras, les vêtements funèbres. Le menuisier a fait bouillir la colle jusqu'à ce qu'elle soit épaisse et pâteuse ; il a soudé le cercueil si hermétiquement qu'aucune fente n'est visible. Les villageois désœuvrés tournent autour, remarquent qu'ici ou là il y a encore un jour, qu'il faut ajouter de la colle, qu'ailleurs ce n'est pas assez lisse, qu'il faut raboter encore ; les femmes s'intéressent aux travaux de couture, aux points plus ou moins serrés, plus ou moins symétriques. Chacun y va de son avis, quand la porte de la pièce principale s'ouvre d'un coup, et tous se taisent brusquement à la vue de leur chef, Sima Lan, debout dans l'encadrement, appuyé à un panneau – ou plutôt incrusté comme un cadavre séché. Pourtant, sa veste ouatée et son pantalon sont d'une tenue

inhabituelle, impeccablement boutonnés. Le soleil l'éclaire de front, donnant une teinte ferreuse à son visage émacié comme une lame rouillée, et les boucles de sa barbe désordonnée scintillent. Ses cheveux sont devenus de neige, sa puissante carrure a fondu. Il semble avoir marché dans une interminable ruelle obscure jusqu'à en être brisé de fatigue, mais, alors que la mort était toute proche, au bout de la ruelle, il a subitement retrouvé la lumière du jour. Il cligne faiblement des yeux, contemple le cercueil et les femmes qui se passent les vêtements funèbres ; enfin son regard se pose doucement, feuille légère, sur ses filles.

— Teng, Ge, Man, souhaitez-vous que votre père vive encore ?

Toutes trois, larmes aux yeux, s'exclament en chœur : Papa !

— Approchez ! Venez soutenir votre père pour l'aider à sortir.

Elles quittent la cuisine, s'extirpent de la foule. Teng s'empresse de saisir le bras gauche de son père, Ge et Man, le bras droit. Sima Lan traverse les regards blancs de surprise ; comme immergé dans l'eau jusqu'à la taille, il avance extrêmement lentement, corde sur le point de casser. Arrivé à hauteur des menuisiers, il dit : Poursuivez votre travail, même si je ne suis pas mort, ça servira un jour ou l'autre. Devant les parures funéraires : Inutile qu'elles soient si luxueuses ; si belles soient-elles, c'est encore sous la terre qu'elles iront.

Hu, occupé à faire bouillir la colle, casserole en main, lui demande :

— Quatrième frère, tu as donc le courage de marcher ?

— La jambe de notre cinquième frère suppure-t-elle ? intervient Lan.

— Il peut porter la palanche et couper le bois.

Sima Lan sort.

A le voir franchir la porte principale, on se dit qu'il ne passera pas la nuit, que c'est là son dernier sursaut de vie, ses ultimes forces d'agonisant.

Un menuisier chuchote à l'oreille de Sima Hu :

— Il faut prévenir Du Bai pour qu'il conduise les fossoyeurs au cimetière.

— Je trouve que la lumière dans le regard de mon frère est encore vive, répond Hu.

— Les hommes sur le point de mourir ont de tels éclairs bleus dans les yeux ; il va mourir.

Hu sort à son tour, fait quelques pas et revient pour dire : Regardez mon frère, il peut même marcher sans être soutenu. Et tous de se précipiter dehors, gros amas de nuages sombres stagnant devant la maison. Le corps bien droit de Sima Lan, pareil au plant de maïs qui se redresse après un coup de vent, se dirige pas à pas, légèrement, vers la ruelle des Lan. Tang, Ge et Man le suivent, lentement, prêtes à intervenir à tout moment pour l'aider à se relever. Père et filles échangent quelques mots. Leur a-t-il demandé quelque chose, attend-il une réponse ? Toujours est-il qu'elles baissent la tête, silencieuses, avant d'acquiescer, et ce n'est qu'alors qu'ils s'enfoncent dans la ruelle, lui devant et elles à sa suite.

Zhucui exhorte les villageois : Vaquez à vos occupations ! Il veut prendre congé de quelqu'un avant de mourir. Et tous de regarder le père et ses filles fouler la boue en direction de la maison de Lan Sishi.

Aux Trois Patronymes, en plus des trois rues principales des Lan, des Du et des Sima, serpentent

plusieurs petites ruelles. Père et filles croisent l'un des frères Lan portant un cercueil ; le turban blanc du deuil noué sur sa tête ressemble à un petit tas de neige en suspens dans l'espace. Un membre de la famille Lan est mort deux jours auparavant, à trente-quatre ans. Sima Lan hésite un temps au carrefour avant de bifurquer dans une autre ruelle. Là, au beau milieu de la voie, s'est pendue une femme de la famille Du ! Elle s'est pendue la veille à peine a-t-elle senti sa gorge lui faire mal. Ses filles ont tant pleuré qu'il n'y a plus un endroit sec où poser les pieds. Sur le visage de Sima Lan, la pâleur de la mort se fait plus opaque, il dit : Vraiment je ne peux pas vivre, partout je vois des morts. Enfin, le voilà devant chez Sishi.

C'est une maison de trois pièces, avec un toit de tuiles neuves ; la pluie les a lavées, aussi le bleu foncé du toit ressort-il. On y perçoit distinctement une odeur de soufre. Dans la cour, Sishi tente de détourner l'eau stagnante vers une rigole, en récupérant la terre au bord des murs pour façonner un petit couloir.

Redressant la tête, elle voit le quatuor devant elle ; le visage livide, fantomatique de Sima Lan. Elle lâche sa bêche et la boue éclabousse son visage et son tricot rouge. Elle blêmit.

Elle ne s'essuie pas ; les gouttes coulent à terre ; elle contemple seulement, calmement, Sima Lan et derrière lui ses trois filles, trois brins d'herbe alignés du plus haut au plus court. Un silence mortel pèse sur la cour à l'instar d'un brouillard nocturne. Elle pose enfin un regard interrogateur sur Teng qui s'avance promptement, s'agenouille brusquement, à même le sol détrempé, comme dans un opéra. Man et Ge en font autant. Les trois sœurs implorèrent Lan Sishi, à

l'image d'une divinité. Et leurs regards misérables et suppliants enténébrent les lieux. Le soleil éclaire leurs tendres visages de dix-sept, seize et quinze ans, sur lesquels abondent les larmes, et leurs sanglots emplissent l'espace. Teng, l'aînée, se prosterne, front dans la boue, la nommant « tante Sishi » pour la première fois de sa vie, la priant d'une voix chevrotante : Sauve mon père ! Personne d'autre que toi ne peut le sauver... Le projet de mes oncles a échoué, il n'y a plus que toi qui puisses faire en sorte que mon père soit opéré. Je t'en prie, va à Jiudu faire commerce de chair, tante Sishi, et si notre père peut vivre encore six mois ou un an, mes sœurs et moi ferons tout ce que tu voudras... Gémissant et implorant, entraînés par leur aînée, Ge et Man, vacillantes, se prosternent à leur tour, reprenant d'une seule voix les paroles de Teng. Leurs fronts claquent en heurtant le sol, et lorsqu'elles relèvent la tête, la boue coule dans leurs bouches et leurs yeux. Ainsi, on la prie d'aller faire commerce de chair, la perplexité de Sishi s'atténue, le pourpre des joues s'estompe au profit d'une teinte grise et nuageuse. Pleurs et lamentations l'ont conduite dans une impasse : elle n'ose bouger, comme si le moindre mouvement pouvait la faire basculer dans un abîme. Le bras qu'elle tendait pour relever Teng se rétracte doucement, abasourdi, en suspens. Elle examine l'homme derrière les jeunes filles. Son regard se déplace lentement, franchit l'eau de pluie, la boue, le sable, puis remonte des chaussures vers le pantalon, la veste, très lentement, jusqu'à finalement se poser sur le visage terne, étouffé. Dans les puits asséchés des orbites, elle discerne des étincelles : deux aiguilles rougies au feu ; leur infime lumière brille au fond des cavités, preuve sans doute que

l'homme est encore en vie ; éteinte, il serait mort. Cette lueur la bouleverse, son ardeur la terrasse. Honte et colère quittent son visage, supplantées par une expression résolue, mi-dédaigneuse ; elle demande : Tu as donc tellement envie de vivre ? Six mois ou un an de plus, qu'est-ce que ça t'apportera au bout du compte ? Sima Lan contient ses larmes : Je sais que l'opération peut échouer ; aucun de ceux qui ont été opérés n'a pu survivre plus de quelques mois, mais maintenant, on dit qu'à l'hôpital du district ils ont de nouvelles machines. Si je peux tenir six mois encore, je pourrai achever la construction du canal de Lingyin et faire venir l'eau au village ; alors on pourra vivre jusqu'à cinquante, soixante, soixante-dix ou quatre-vingts ans. Sishi n'a peut-être pas entendu les paroles qu'elle souhaitait ; elle délaisse le visage cadavérique ; là dans la cour, que voit-elle, sinon une immense étendue aride, un horizon sans bornes, tel celui de la chaîne montagneuse. Brusquement, son regard perd toute énergie, elle-même paraît très affaiblie. Teng, Ge et Man, toujours à genoux, se sont approchées ; six bras enserrant les jambes de Sishi : pleurs et implorations redoublent. Elles la supplient, pour leur père, pour sauver la vie de leur père, d'aller faire commerce de chair.

Et la cour n'est plus qu'amas de gémissements et de prières.

Après un moment de mutisme, Lan Sishi jette un regard froid à Sima Lan avant de dire – et ses mots s'abattent comme un coup de tonnerre : Teng, Ge, Man, si vous me demandez d'aller à Jiudu ou Zhengzhou faire dix fois commerce de chair, je peux le faire, mais serez-vous d'accord pour que vos parents ne partagent plus le même lit ?

Les pleurs cessent.

Un noir silence s'étend. Les rayons solaires frappent l'eau stagnante avec un bruit sec de feuilles tombant sur le sable. Les trois visages de Teng, Ge et Man sont de bois, et leurs yeux fixés sur Sishi semblent dépérir comme herbe en hiver. Aux paroles de Sishi, Sima Lan a tourné la tête, et leurs regards se sont heurtés : une collision incandescente l'ébranle et il s'effondre devant elle, agenouillé lui aussi comme sous l'effet d'un tremblement de terre.

Le commerce de chair. Se prostituer. Dans la chaîne montagneuse des Balou, depuis des générations, cette appellation qualifie l'activité des filles de joie quand leur unique but est de faire vivre leur famille.

V

La pluie cesse. Le ciel s'éclaircit. Deux ou trois jours encore et le printemps s'en vient tout recouvrir. La montagne s'éveille complètement. Le vert tendre des jeunes blés teinte les crêtes dont on ne voit déjà plus la couleur rousse ; même le soleil déverse une lumière verte, toute de sève printanière. Cela se sait : Lan Sishi part faire commerce de chair pour Sima Lan. Se rendre à Jiudu ou à Zhengzhou, c'est aller très loin dans une grande ville. Bien qu'elle n'en ait informé personne, on est sûr qu'elle part aujourd'hui. Il fait beau depuis trois jours, et on l'a vue se faire faire une nouvelle robe rose à la mode. On est le 9 du mois, et si sortir de chez soi le 7 ou le 8 porte malheur, le 9 est jour faste ; oui, c'est certainement aujourd'hui qu'elle va partir.

Leur petit-déjeuner achevé, les villageois se sont postés à l'entrée de la ruelle ; foulant le sol de boue durcie, s'ils bavardent légèrement, ils ne quittent des yeux la porte de Sishi. Enfin la voilà, parée de sa nouvelle robe. De loin, on croit voir une boule de feu. Ses cheveux de soie noire tombent sur ses épaules, retenus sur sa nuque par une barrette verte en bois de pêcher qui, sous la lumière blanche, luit comme du

jade. Sishi ferme sa porte et dépose la clé dans un renfoncement du mur, au-dessus, puis, un sac de voyage en toile à la main, elle s'avance dans la ruelle. Dans le sac, il y a du linge de rechange, des provisions pour la route, une serviette de toilette, un peigne en bois et deux bouteilles de lotion hémostatique dont la formule se transmet de génération en génération – elle s'en sert pour la toilette intime après les rapports afin de prévenir toutes sortes de maladies : hémorragies ou pertes continuelles, sang trop dilué, teint blême, fatigue, membres froids, lassitude extrême, pertes blanches, descente d'utérus. C'est le père de Du Bai, Du Guaizi, qui en a recueilli la formule dans le *Traité médicinal de la Grande Paix* et le *Grand Catalogue des maladies*.

Dès qu'il s'agit de faire commerce de chair, les femmes emportent ce remède.

Une lumière brille, pure, lavant chaque ruelle à grande onde, et l'on peut voir distinctement voleter de fins grains de poussière. Sishi avance, on s'écarte pour lui laisser passage au centre du chemin, telle une héroïne locale. Maquillée avec soin, le teint rose, éclatant, en cinq ou dix ans elle n'a guère changé : sur son front aucune ride apparente et les parties découvertes de sa peau ont une grâce printanière ; ses yeux brillent d'une eau profonde et limpide, tout comme naguère, avec un léger voile de mélancolie. Et cette mélancolie est justement ce qui émeut. Impossible de lui donner ses trente-sept ans, si ce n'est au balancement de ses hanches, à ses fesses légèrement affaissées ; elle n'a absolument pas changé depuis la première fois où elle s'en fut faire commerce de chair, il y a près de dix ans. Toujours aussi gracieuse, aussi attirante. Est-ce d'être aujourd'hui un peu plus en

chair, plus âgée, elle paraît plus troublante encore : le moindre sourire esquissé, le moindre regard coupe le souffle. Pourtant, d'évidence son teint rose trahit sa honte. Elle avance tête baissée, cheveux lâchés, en se figurant qu'elle franchit sa porte pour déshonorer le village entier. Elle marche lentement – quelle foule il y a là ! Elle ne se doute pas que sa résolution a provoqué un véritable raz-de-marée dans le village, que nombre d'hommes et de femmes ont passé la nuit à soupirer. Gardant son calme, elle murmure : Tout le monde se repose donc aujourd'hui ? et rougit de confusion ; mais les rayons pourpres se réfractant sur son visage éclairent les cœurs.

Les femmes, jusque-là au bord du chemin, s'approchent et disent : Va, grande sœur Sishi, ne t'inquiète donc pas pour tes affaires ; on nourrira tes poules et tes cochons, et les hommes iront biner ton champ de blé. Et eux d'ajouter : Tante Sishi, grande sœur Sishi, quand tu seras partie, ne t'inquiète de rien, s'il faut arroser le champ nous le ferons, s'il faut mettre de l'engrais nous en mettrons. Elle est un peu émue, ses yeux se brouillent : Je ne demande rien, sinon que vous ne me regardiez d'un œil méprisant ni ne m'insultiez dans mon dos, voilà tout.

Trois jours auparavant, alors que la pluie avait cessé et que le ciel s'était éclairci, à midi juste, Zhucui avait appris que Sishi ne ferait commerce de chair qu'à la condition que Lan quitte la couche conjugale ; aussi attendait-elle sur la margelle du puits. Sishi sitôt arrivée, elle s'était mise à l'insulter à grands cris. Elle était la plus pourrie des traînées du monde, la reine des putains, son entrejambe était aussi large que les portes d'une ville, les charrettes pouvaient y passer. Sima Hu, venu puiser de l'eau, lui avait asséné une

telle gifle que ses lèvres en avaient saigné. Femme stupide, avait-il dit, c'est pour mon frère qu'elle va le faire !

Contre toute attente, elle vociférait de plus belle : Non seulement les charrettes, mais les voitures aussi ! Vrai ! Les voitures peuvent y entrer, y faire demi-tour et lâcher leur fumée avant de sortir. C'est un trou incomparablement vaste ! A croire que la dynamite qui fait sauter les montagnes y a explosé ; on peut d'ailleurs y jeter des pierres sans qu'aucun poil pubien ne cille tant c'est béant !

Et elle hurlait ses insultes en postillonnant partout, si bien que le monde s'obscurcissait, que la terre tremblait. Vite alertés, les villageois rassemblés semblaient assister à un spectacle chanté. Sishi se tenait sur la margelle du puits, immobile, une expression impassible sur son visage de cire blanche, tandis que du sang coulait au coin de sa bouche tant elle s'était mordu les lèvres.

Enfin, Du Bai avait fait irruption, il s'était précipité pour déclarer : Moi, le frère aîné de Zhucui, je décide qu'après que Sishi aura fait commerce de chair, Sima Lan et ma sœur se sépareront ; Sima Lan épousera Sishi, car ma sœur n'est pas digne d'être la femme du chef du village. Bien qu'ayant déjà passé la moitié de sa vie avec lui, elle n'en est toujours pas digne. Vivant, Sima Lan sera le mari de Sishi ; mort, il sera fantôme dans la tombe de Sishi.

Zhucui s'était tue, elle regardait son frère comme un inconnu. Un silence absolu avait régné un long moment ; on entendait les gouttes d'eau rouler sur la margelle du puits. Sishi avait pris sa palanche et traversait la foule. Zhucui, de tout son élan, se projetait contre son frère qui vacillait tandis qu'elle

s'évanouissait, écume aux lèvres. La foule effarée se dispersait, des cris rouges et blancs de frayeur éclataient. Alors, précisément au milieu de cette confusion, Sishi, apaisée, torse bombé et tête haut dressée, s'était finalement décidée à partir faire commerce de chair, sans trop savoir si c'était à cause de l'engagement de Du Bai ou bien parce que les Sima père et filles s'étaient agenouillés devant elle.

Ainsi, après trois jours de préparatifs, Lan Sishi va quitter la chaîne montagneuse des Balou, affronter d'innombrables regards pour aller faire ce commerce que le commun des mortels abomine.

Au carrefour du village se dresse le févier, avec son tronc énorme que les bras de trois personnes ne peuvent circonscrire. Son immense ombrelle verte s'ouvre à plus de trois mètres de haut ; ses bourgeons brillent, denses, jaunes et tendres, pareils à des germes de soja frais éclos dans le ciel.

Dans l'arbre, des enfants cueillent les bourgeons ; au-dessous s'est assemblée la foule noire des Sima et des Du, au premier rang desquels Sima Hu, Sima Lu, Du Liugen, Du Yanggen, femmes et enfants à leurs côtés. Une forêt luxuriante de regards braqués sur elle, Sishi ne saurait dire s'ils sont chauds ou froids. Elle n'aperçoit ni Sima Lan ni Du Bai, Zhucui non plus – peut-être encore alitée, l'écume aux lèvres, ou embusquée, tel un rapace, prête à un brusque envol sitôt qu'elle l'apercevra. Sishi ignore ce qui secrètement l'attend à la fin de sa vie, mais, est-ce pour l'esquiver, elle se détourne et emprunte la ruelle des Du, derrière le févier. Là, il n'y a presque personne. Le soleil épais a étendu une couverture chaude et duveteuse sous ses pieds. Dans cette tiédeur, d'un pas pressé, elle longe les maisons familières – arbres,

rouleaux de pierre, bergeries, mœurs et nourriture, air, poules et cochons, tout ce qu'elle connaît si bien glisse derrière ses oreilles. Elle sait les yeux qui la suivent, elle les entend s'essouffler. Elle accélère encore le pas : la voilà sur la vaste crête déserte. De là, le village ressemble à un vêtement bleu-noir négligemment jeté sur un versant, dans un pli de la chaîne montagneuse. Elle ne peut s'empêcher de le regarder encore, son village ; une tristesse indicible lui monte du fond du cœur jusqu'aux coins des yeux. Mais deux personnes surgissent au bord du chemin : Du Bai et Teng, l'aînée de Sima Lan. Oncle et nièce semblent l'avoir attendue longtemps, ils échangent un regard, puis Du Bai parle :

— Le père de Teng n'est pas sorti pour t'accompagner, il t'envoie sa fille pour te servir.

Il pousse légèrement Teng, laquelle s'avance, un balluchon à la main, appelant Sishi « tante ».

Emue, Sishi la découvre bien grandie ; elles sont d'ailleurs maintenant de même taille. Seul le visage affolé de Teng manifeste ignorance et appréhension.

— Ta mère t'a laissée partir ?

— Mère n'est pas au courant.

— Tu sais que je pars pour aller vendre mon corps ; tu as tout juste l'âge de prendre un époux, tu ne devrais pas venir voir pareille chose.

— C'est pour mon père que tu le fais, comment pourrais-je ne pas venir ?

Sishi se tait, puis reprend :

— Après tout tu peux venir ; tu es jeune, sans perdre ta virginité, tu pourras m'aider à trouver des clients.

Elle prend des mains de Du Bai un sac empli de petits pains cuits et autres provisions, puis se met en

route, pareillement à ces hommes qui vont vendre leur peau au dispensaire des grands brûlés. Mais bientôt elle se retourne inopinément, revient sur ses pas, rejoint Du Bai pour lui demander doucement :

— Ce que tu as dit il y a trois jours, sur la margelle du puits, c'est toujours valable ?

Du Bai jette un œil sur sa nièce, comme s'il craignait qu'elle n'entende leur conversation.

— Dans le sac de provisions, il y a une lettre du village, avec le sceau officiel ; il y a aussi un écrit, tout autant scellé, par lequel je m'engage à ce que ma petite sœur quitte la couche conjugale.

Les deux femmes s'en vont fouler la lumière du mois de mars sur la chaîne des Balou, se fondant sur la ligne faîtière illimitée. Le soleil a tiédi le chemin ; du sol jaune et brun saille la pierraille stratifiée des collines du nord que la pluie des jours précédents a partiellement mise à nu, et cela heurte leurs semelles et la plante de leurs pieds, comme des grains de blé mûr serrés les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'elles gagnent la gare routière du canton, devant le bâtiment administratif. Au crépuscule, elles atteignent le chef-lieu du district, passent la nuit dans l'auberge la moins chère et en repartent le lendemain, en train, pour Jiudu.